

Texte de presse,

Early Pictures for a Past Life, ELAINE LEVY PROJECT, BRUXELLE BE

Solo show

[10.09.11 – 22.10.11]

—

Il est dit qu'une jeune fille Corinthienne aurait inventé le dessin quand elle retraça les contours de l'ombre de son amant agenouillé projetée par la lumière d'une torche sur un mur.¹ Cette histoire est devenue l'inspiration de Steven Baelen et son désir de saisir l'acte-même de dessiner.

Après avoir passé tellement d'heures assis dans son atelier ou son appartement, Steven Baelen a réalisé que les objets lui renvoyaient son regard et devenaient étranges. Contrairement à ce que la pratique académique lui a appris, il a découvert dans les méandres de son esprit, que toute forme de rendu photographique est en réalité une atteinte à la chose-en-soi. Une chaise, une table à dessin, une fenêtre, sont en constants mouvements avec le jeu de leurs propres ombres. En esquissant obsessivement, en perpétuelle lutte avec sa peur existentielle, il a entamé un long processus d'apprentissage. Après cinq années de réflexion personnelle il a redécouvert sa propre manière de dessiner. Une nouvelle manière de travailler la surface du papier avec le crayon lui est apparue. Les lignes du dessin mettaient en forme le contour des objets qui l'entouraient, comme si la pièce était devenue une photographie surexposée.

En entrant dans la galerie Elaine Levy Project, ce sont tout d'abord les grandes pièces de Steven Baelen qui attirent le regard. L'œil va errer, un peu perdu, dans cette surcharge d'informations digne du horror vacui des maîtres flamands, jusqu'à ce que peu à peu un sofa, un cadre au mur, une plante deviennent visible à l'intérieur même de cette écriture automatique, que l'artiste appelle une matrice mathématique. A la fin de son passage au HISK, pour "The Final Show" Baelen a évolué de cet horror vacui vers "Le Néant" sur la toile. A travers les années, un alphabet est né, des contours des lignes, qu'il a appris à oublier. Baelen lui-même exprime le dégoût du terme abstrait, mais on doit bien ad-

mettre que l'on est clairement confronté à un procédé d'abstraction et d'élimination du reconnaissable. En effet, contrairement à la vague d'abstraction lyrique des années 50, il prend toujours comme point de départ de ses croquis, son propre environnement et la réalité quotidienne.

Mondrian a évolué pendant des années avant d'arriver à l'épuisement de son propre mouvement et à l'image décentralisée, mais Steven a réussi par un effort de son imagination visuelle, en produisant des copies de copies de copies... en agrandissant et en réduisant sans outils mécaniques... dirigé tout du long par des questions labyrinthiques au sujet du sens de la vie et de la significations des choses.

Je me levai, je sortis. Arrivé à la grille, je me suis retourné. Alors le jardin m'a souri. Je me suis appuyé à la grille et j'ai longtemps regardé. Le sourire des arbres, du massif de laurier, ça voulait dire quelque chose, c'était ça le véritable secret de l'existence. Je me rappelai qu'un dimanche, il n'y a pas plus de trois semaines, j'avais déjà saisi sur les choses une sorte d'air complice. Était-ce à moi qu'il s'adressait? Je sentais avec ennui que je n'avais aucun moyen de comprendre. Aucun moyen. Pourtant c'était là, dans l'attente, ça ressemblait à un regard.²

Les choses représentées dans les peintures de Steven semblent être des pensées dont le sens n'est qu'à moitié exprimé. Elles ont oubliées ce qu'elles étaient et ce qu'elles voulaient dire. L'artiste est entièrement impliqué dans l'acte de dessiner. Steven peint comme Sartre écrit. Il s'approche lentement d'un secret qui nous échappe, mais qui nous perturbe au plus haut point lorsqu'il devient saisissable au travers de ces lignes d'improvisation jazz jetées sur la toile.

En dépit de leur chaos, certes structuré par un alphabet de lignes imbriquées, ses premiers travaux n'échappent pas au paradoxe de la mimesis. Toutefois, ses toiles récentes appellent la catharsis. Il faut admettre qu'en tant qu'historien de l'art, j'ai rarement rencontré quelque chose de tel dans l'art contemporain. C'est un privilège d'expérimenter 'l'Ereignis' de la lenteur, qui contraste avec le rythme si rapide de la vie quotidienne.³

[Eva Kerremans]

—

1. [W.J.T. Mitchell, *What do pictures want?*, 2005 Londen, p.66-67.]

2. J.P. Sartre, *La Nausée*

3. Bart de Baere, directeur du Muhka, interview avec E. Kerremans 2010